



**Nietzsche**

*Par delà le bien et le mal* § 186 et 187

**Etude généalogique de la morale. Analyse, explication commentaire**

**Eric Blondel**

1

Philopsis : Revue numérique  
<https://philopsis.fr>

---

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

**A**

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur <https://philopsis.fr>

## VANT-PROPOS : CIVILISATION ET MORALE

Pour commenter un texte de Nietzsche, il convient de tenir les deux bouts de la chaîne.

D'une part le texte. Il faut se mettre comme le psychanalyste à l'écoute de ce qui se dit en secret, en derrière, en dessous, au-dessus du texte à partir du texte lui-même et de ce qu'il tait.

D'autre part sa problématique, c'est-à-dire mettre en lumière l'argumentation philosophique.

Ainsi, la stratégie philosophique nietzschéenne proprement dite est mise au jour.

La préoccupation de Nietzsche dans son questionnement philosophique, c'est la question de la civilisation à travers une de ses composantes : la culture. La civilisation couvre l'ensemble des valeurs, des mœurs, des institutions, des idéaux. Il faut rechercher d'où vient le rassemblement de ces idéaux tel qu'il est donné, en d'autres termes d'où vient la morale de la civilisation. La préoccupation de Nietzsche se concentre donc sur la problématique de la morale. On peut ainsi tout rapporter à un fil conducteur essentiel : **la civilisation et la morale**. La morale est la caractéristique de la civilisation occidentale, avec la notion d'homme théorique et de décadence, la décadence signifiant une sorte de désorganisation des instincts.

## RÉFLEXIONS GÉNÉALOGIQUES SUR LA MORALE

Au début de la *Généalogie de la morale*, Nietzsche s'interroge et exprime ses soupçons quant à l'origine de la morale. Nietzsche mène une réflexion sur la provenance de nos préjugés moraux, sur l'origine du mal, sur la préhistoire du Bien et du Mal. Nietzsche examine également la valeur de la pitié et de la morale de la pitié, des « valeurs » morales.

Pour Nietzsche, l'origine de la morale se trouve dans les **pulsions**. Ce n'est pas celle qui est reconnue et qui la font provenir des idéaux. Ainsi Nietzsche soupçonne, s'interroge, se méfie de ce qui est établi officiellement. Le psychologue et le généalogiste qu'il est constate que les idéaux moraux sont des travestissements, pour mieux cacher une **origine** considérée comme **honteuse** (*pudenda origo*) – cette expression se trouve à plusieurs endroits dans l'œuvre de Nietzsche, par exemple dans *Aurore*.

Il y a donc de quoi se cacher et non pas de se vanter. Les idéaux moraux ne sont pourtant pas descendus du ciel, ils n'existent pas comme le “Bien en soi” platonicien. Ils n'ont pas de fondement dans “l'être”, dans la “vérité absolue”. Les “idéaux moraux” ne sont que, ne sont seulement que (expression que Nietzsche emploie souvent) le travestissement de certains jeux pulsionnels et donc de certaines typologies, de certains

types d'organisation des pulsions entre elles. Ces types d'organisation peuvent s'exprimer par des antinomies comme fort/faible, riche/pauvre, plein/creux, être/néant. On retrouve une trace de ce "tic" de langage : *ne... que* chez La Rochefoucauld. Ainsi, pour ce "moraliste", « les vertus *ne* sont *que* » l'expression de l'Amour-propre, des déguisements du vice...

Donc, pour Nietzsche :

Il y a soupçon quant à l'origine véritable de la morale.

Il conteste l'origine suprasensible, intellectuelle, ontologique, absolue, métaphysique de la morale.

Il y a nécessité de traquer le travestissement des pulsions.

Il découvre et interprète ce qui est caché. On remonte ainsi de l'idéal explicite à l'origine implicite de cet idéal.

Il y a exigence de trouver une théorie des pulsions qui sont à l'origine des idéaux.

La généalogie, c'est l'opération de soupçon, de retraçage de l'origine pulsionnelle des idéaux. Nietzsche se propose donc de faire l'histoire naturelle de la morale, la chimie des sentiments moraux. Cette démarche se trouve dans *Humain trop humain* [1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> partie], dans *Aurore*, dans le *Gai Savoir*.

Dans *Humain trop humain*, Nietzsche utilise des hypothèses pour déceler ce que sont la civilisation, les faits et les idéaux de civilisation. Qu'est-ce que la morale, l'art, la société, les idéaux sociaux, les institutions ? Il s'essaie à cette recherche sous forme d'essais sur la culture, la justice.

En ce qui concerne la justice, Nietzsche s'y intéresse à la fois du point de vue individuel, social, collectif, institutionnel mais aussi au sens cosmologique, cosmique du terme tel que débattu par exemple dans la tragédie eschylienne.

Nietzsche s'intéresse à de nombreux faits, même minimes, de civilisation : institutions, relations institutionnalisées, style des auteurs. Il parle du mariage, des enfants, des relations amicales, amoureuses, sexuelles, de l'oppression, de maîtrise, etc. en particulier de la situation des femmes, plus particulièrement des femmes écrivains

Nietzsche, donc, aborde la culture, la civilisation par les phénomènes. Il « coud son fil rouge », selon l'expression allemande, pour rechercher une cohérence dans ses analyses. Et il trouve une cohésion entre les phénomènes de civilisation (mariage, loi, justice, femmes) et les types pulsionnels, par exemple les relations entre les pulsions de cruauté, de vengeance **et** la conscience morale, le respect, le mépris, la haine... La féminité, la justice, le droit, le travail, l'État... prennent leur sens en fonction de leur origine. Cette origine est toujours dans l'immanence et non dans la transcendance comme l'affirment Platon et les autres métaphysiciens.

Par exemple, le mariage n'est pas l'union de deux âmes, mais « *n'est que* » un système de rapports de violence, codés, une forme de guerre des sexes.

Voici un texte révélateur de la façon dont Nietzsche aborde les phénomènes de civilisation. Il montre ici que les femmes sont plus méchantes que les hommes.

[*Ecce homo*, troisième partie « Pourquoi j'écris de si bons livres », § 5, trad. Éric Blondel, éd. GF Flammarion, Paris 1992, pp. 98 à 100]

[...] la femme accomplie déchire quand elle aime... [...] Ah, quel petit fauve dangereux, insinuant, souterrain ! [...] La femme est indiciblement plus méchante que l'homme, et aussi plus intelligente ; la bonté chez la femme est déjà une forme de *dégénérescence*... Plus la femme est femme, plus elle se défend avec bec et ongles contre les droits en tant que tels (les droits politiques établissant l'égalité homme-femme) : l'état de nature, l'éternelle *guerre* entre les sexes, lui confère, et de loin, la première place. [...] L'amour – dans ses moyens, la guerre, en son principe la haine à mort entre les sexes. [...] – « Émancipation de la femme » – c'est la haine instinctive de la femme *ratée*, c'est-à-dire inapte à enfanter, contre la femme réussie, – et le combat contre l'« homme » n'est jamais que moyen (on reconnaît l'expression « ne... que »), prétexte, tactique. En voulant s'exhausser, *elles*, sous l'appellation de « femme en soi », de « femme supérieure », d'« idéaliste femme », elles veulent *rabaisser* le niveau général de la femme. [...] Au fond, les émancipées sont les *anarchistes* dans l'univers de l'« Éternel féminin », les laissées-pour-compte dont l'instinct, tout au fond, est la vengeance... Toute une espèce du plus pernicieux « idéalisme » [...] a pour but d'*empoisonner* la bonne conscience, la nature dans l'amour sexuel... [...] sous le nom de vice ("vice" est souligné) je combats toute espèce de contre-nature [...] d'idéalisme.

Nietzsche s'intéresse aux détails de la question avant d'émettre une hypothèse. Et tous les détails concourent à une unité d'ensemble, qui montre que les valeurs morales et idéales qui gouvernent la conduite des individus ou des groupes dans une société n'ont pas de fondement métaphysique, ne sont pas dotés d'une éternité abstraite, théorique et philosophiquement fondée, mais sont tout simplement des expressions de la réalité sociale, de l'histoire des sociétés, de la psychologie des typologies pulsionnelles. Les idéaux *ne sont que* le travestissement abstrait et nihiliste de réalités qui se cachent. Ils *ne sont qu'*une sorte d'écran pour que les pulsions se donnent libre cours. Ils *ne sont que* ces pulsions. Les idéaux *ne sont qu'*une sorte d'apparence illusoire et mensongère, la fameuse problématique qui prolonge celle de la morale.

La morale se donne comme une religion, comme l'invention d'une transcendance. La morale est une théologie qui prétend garantir dans l'être ce qui *n'est que* néant, apparence, illusion, mensonge, tricherie, erreur philologique.

## ÉTUDE DU § 186 DE *PAR-DELÀ BIEN ET MAL*

[*Par-delà Bien et Mal*, cinquième section « Éléments pour l’histoire naturelle de la morale », trad. P. Wotling, éd. GF Flammarion, Paris 2000, § 186, pp 139 à 141

### Le texte

Le sentiment moral est aujourd’hui en Europe aussi subtil, tardif, multiple, excitable, raffiné, que la « science de la morale » qui lui est liée est encore jeune, verte, balourde, dénuée de doigté : – opposition attirante qui parfois se fait jour et s’incarne dans la personne d’un moraliste. Eu égard à ce qu’elle désigne, la formule de « science de la morale » est déjà bien trop arrogante et heurte le *bon* goût : lequel a toujours coutume d’être un goût qui privilégie les formules plus modestes. On devrait s’avouer en toute rigueur *ce qui* est ici nécessaire, pour bien longtemps encore, *ce qui* provisoirement est seul légitime : à savoir rassembler les matériaux, saisir et organiser conceptuellement un formidable royaume de délicats sentiments de valeur et de différences de valeur qui vivent, croissent, multiplient et périssent, – et peut-être tenter de mettre en évidence les configurations récurrentes les plus fréquentes de cette cristallisation vivante, – pour préparer une *typologie* de la morale. C’est un fait : jusqu’à présent, personne n’a été aussi modeste. Les philosophes, tous autant qu’ils sont, ont exigé d’eux-mêmes, avec un sérieux empesé qui prête à rire, quelque chose de bien plus élevé, bien plus présomptueux, bien plus solennel, dès qu’ils traitèrent de la morale comme science : ils voulurent *fonder* la morale, – et tout philosophe jusqu’à présent a cru avoir fondé la morale ; mais la morale elle-même était tenue pour « donnée ». Qu’elle était loin de leur orgueil balourd, la tâche de description, jugée insignifiante et abandonnée à la poussière et à la pourriture, alors que les mains et les sens les plus subtils seraient tout juste assez subtils pour l’entreprendre ! C’est précisément parce que les philosophes de la morale n’avaient qu’une connaissance grossière des *facta* moraux, sous forme d’extraits arbitraires et de résumés fortuits, par exemple à travers la moralité de leur entourage, de leur classe, de leur église, de l’esprit de leur époque, de leur climat et de leur tout petit coin de terre, – précisément parce qu’ils étaient mal informés au sujet des peuples, des époques, des temps passés, et même peu curieux de les connaître, qu’ils ne discernèrent absolument pas les véritables problèmes de la morale : – eux qui ne se font jour qu’à la faveur de la comparaison de nombreuses morales. Si singulier que cela paraisse, le problème de la morale lui-même *est demeuré absent* de toute « science de la morale » élaborée jusqu’à présent : le soupçon qu’il y ait là quelque chose de problématique faisait défaut. Ce que les philosophes nommèrent « fonder la morale » et exigèrent d’eux-mêmes ne fut, tout bien considéré, qu’une forme savante de la disposition à *croire* à la morale dominante, un nouveau mode d’*expression* de celle-ci, donc un état de fait existant lui-même au sein d’une moralité déterminée, voire, en dernière analyse, une espèce de négation du fait que l’on *puisse légitimement* saisir cette morale comme problème : – et en tout cas le contraire d’un examen, d’une analyse, d’une mise en doute, d’une vivisection de cette croyance précise. Qu’on prête l’oreille, par exemple, à l’innocence presque vénérable avec laquelle Schopenhauer se fixe encore sa propre tâche, et qu’on en tire ses conclusions quant à la scientificité d’une « science » dont les

maîtres ultimes parlent encore comme les enfants et les petites vieilles : – « le principe, dit-il (p. 136 des *Problèmes fondamentaux de la morale*), la proposition fondamentale sur le contenu de laquelle tous les penseurs de l'éthique sont véritablement d'accord : *neminem laede, immo omnes, quantum potes, juva*<sup>1</sup> – voilà véritablement la proposition de tous les théoriciens des mœurs qui travaillent de toutes leurs forces à fonder... le véritable fondement de l'éthique que l'on cherche depuis des millénaires comme la pierre philosophale ». – Il est bien possible en effet que la difficulté de fonder la proposition évoquée ne soit pas mince – il est de notoriété publique que Schopenhauer non plus n'y est pas parvenu – et qui a une fois ressenti de manière radicale à quel point cette proposition est fautive à force de platitude et sentimentale dans un monde dont l'essence est volonté de puissance –, admettra volontiers qu'on lui rappelle que Schopenhauer, tout pessimiste qu'il était, jouait véritablement – de la flûte... Tous les jours, en sortant de table : qu'on lise ses biographes sur ce point. Et pour le demander en passant : un pessimiste, niant Dieu et le monde, qui s'arrête face à la morale, – qui dit oui à la morale et lui joue un air de flûte, à la morale du *laede neminem* : comment ? est-ce véritablement – un pessimiste ?

### Commentaire

Le titre de cette cinquième section est : « Éléments pour l'histoire naturelle de la morale ». Cette expression correspond à la présentation de la *Généalogie de la morale*. L'histoire naturelle est l'ancien nom des sciences de la nature aujourd'hui appelées sciences naturelles. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, cette appellation « sciences naturelles », ou sciences de la nature, correspondait à la physique, au sens aristotélien du terme. Il s'agit de la théorie de la nature.

L'histoire naturelle, concerne essentiellement les sciences biologiques, c'est une enquête sur la nature. L'étude de la nature – au XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle – fait traditionnellement partie de la philosophie. Parler :

- « d'histoire naturelle de la nature », c'est affirmer que la morale a une histoire. Cette histoire ramène la morale à la nature. La morale n'est pas un pur idéal. La morale est issue de la nature. Aussi Nietzsche parlera-t-il dans *Crépuscule des idoles* de « la morale comme contre-nature ». La morale est donc la négation de la nature.

– - « d'histoire naturelle de la nature », c'est dire que la morale s'enracine dans la nature, dans la vie, dans le corps, dans les pulsions et les instincts.

La morale n'a pas à se fonder. Fonder la morale, c'est tout simplement entériner la morale donnée. Il y a une typologie de la morale. Schopenhauer se trompe en parlant de la « fondation de la morale ». Vouloir fonder la morale est une escroquerie qui consiste à s'interroger faussement sur la nature et sur l'origine de la morale. On croit alors que le fondement de la nature, c'est elle-même, qu'elle a autorité.

---

<sup>1</sup> « ne fais de mal à personne, aide plutôt chacun selon ton pouvoir »

## Extraits planifiés

Eu égard à ce qu'elle désigne, la formule de « science de la morale » [...] heurte le **bon** goût : lequel a toujours coutume d'être un goût qui privilégie les formules plus modestes [...] **Ce qui** provisoirement est seul légitime :

rassembler les matériaux, saisir et organiser conceptuellement un formidable royaume de délicats sentiments de valeur et différences de valeur qui vivent, croissent, multiplient et périssent,

– et peut-être tenter de mettre en évidence les configurations récurrentes les plus fréquentes de cette cristallisation vivante,

– pour préparer une typologie de la morale.

[...] jusqu'à présent, personne n'a été aussi modeste. Les philosophes [...] ont exigé d'eux-mêmes [...] quelque chose de bien plus élevé [...] dès qu'ils traitèrent de la morale comme science : ils voulurent **fonder** la morale ; [...] mais la morale elle-même était tenue pour « donnée ». Qu'elle était loin de leur orgueil balourd, la tâche de description, jugée insignifiante et abandonnée à la poussière et à la pourriture, alors que les mains et les sens les plus subtils seraient tout juste assez subtils pour l'entreprendre ! C'est précisément parce que les philosophes de la morale n'avaient qu'une connaissance grossière des *facta* moraux, sous forme d'extraits arbitraires et de résumés fortuits, par exemple à travers la moralité de leur entourage, de leur classe, de leur église, de l'esprit de leur époque, de leur climat et de leur petit coin de terre [...] qu'ils ne discernèrent absolument pas les véritables problèmes de la morale : ceux qui ne se font jour qu'à la faveur de la comparaison de nombreuses morales.

Ce que les philosophes nommèrent « fonder la morale » et exigèrent d'eux-mêmes ne fut, tout bien considéré, qu'une forme savante de la disposition à croire à la morale dominante, un nouveau mode d'*expression* de celle-ci, donc un état de fait existant lui-même au sein d'une morale déterminée, voire, en dernière analyse, une espèce de négation du fait que l'on *puisse légitimement* saisir cette morale comme problème : – et en tout cas le contraire d'un examen, d'une analyse, d'une mise en doute, d'une vivisection de cette croyance précise.

L'objection est ici : de « type scientifique ». Pour fonder la morale, il faut **connaître les faits** (*facta*). Et si on connaît les faits, alors l'édifice moral s'écroule. Il y a donc une sorte d'**ignorance** qui confine au **mensonge** chez les philosophes qui veulent fonder la morale. Les philosophes ignorent les faits moraux. Ils n'en ont qu'une connaissance grossière, sous forme d'**extraits arbitraires** et de **résumés fortuits** à travers, par exemple, la moralité de leur entourage, de leur classe, de leur église, de l'esprit de leur époque, de leur climat et de leur petit coin de terre. La moralité fondée par ces philosophes n'est jamais qu'une expression de la moralité de l'entourage, des mœurs. La **morale** est un **phénomène social**, elle est une **induction**, une **généralisation des mœurs** du petit coin de terre dans lequel nous habitons, des faits sociaux limités. De ce fait, son universalisation est mensongère. Le soleil blême de Königsberg est pour quelque chose dans le devoir kantien. On généralise quelque chose qui est purement de l'ordre des réalités naturelles, sociales, donc particulières.

Fonder, c'est donner un caractère absolu. Donc, c'est refuser qu'on s'interroge sur la morale comme étant un problème. Elle n'est qu'un simple travestissement, une

expression de la morale dominante. Elle est une façon d'enterrer cette dernière dans le petit monde où l'on habite et où l'on pense.

Nietzsche, à la fin du § 186, souligne qu'avec la morale on est amené, de proche en proche, à découvrir des pulsions, des intérêts, des désirs, des volontés. Dans ces conditions, la morale est affaire de « **volonté de puissance** » qui est l'essence du monde. La volonté de puissance n'est pas une réalité métaphysique, ce n'est même pas une réalité. La volonté de puissance est plutôt une sorte de **principe d'organisation**.

Ainsi, la morale est donnée.

Plusieurs textes éclairent et confortent cette position de Nietzsche. On peut citer par exemple :

- *Généalogie de la morale*, Avant-Propos, §§ 4 et 6
- *Humain trop humain*, § 86
- *Gai Savoir*, § 115